

Des écrivains à l'identité hybride, représentants d'une littérature-monde d'aujourd'hui et de demain : Karin Bernfeld, Nina Bouraoui, Assia Djebar, Amin Maalouf, Wajdi Mouawad.

Sabine Kraenker
Université de Helsinki, Finlande



Synergies Pays Riverains de la Baltique
n°6 - 2009 pp. 219-227

Résumé : *Il existe aujourd'hui un nombre important d'auteurs dont l'oeuvre se caractérise par leur identité hybride. Ces écrivains sont des représentants de notre société en marche vers un monde pluriculturel et métissé. Ces artistes ne font cependant pas l'impasse sur le passé qui les a formés. La langue qu'ils parlent est le lieu de tension de leur double identité.*

Mots-clés : *Littérature-monde, identité hybride, passé, bilinguisme*

Abstract: *There is nowadays an important number of writers who can be characterized by their double identity. These writers represent our increasingly multicultural societies. Yet, it doesn't mean that they forget their past and roots. The language they speak is the tension point of their double identity.*

Keywords: *Littérature-monde, double identity, past, bilingualism*

Il existe aujourd'hui un nombre important d'auteurs dont l'oeuvre se caractérise par la description de leur identité hybride, à la fois, par exemple, orientale et occidentale, juive/musulmane et laïque, française et algérienne ou libanaise. Ces écrivains sont des représentants de notre société en marche vers un monde pluriculturel et métissé, qui n'oublie pas cependant le mouvement de l'histoire qui les a portés jusqu'à leur identité présente. Leur contribution est là pour nous montrer le chemin de l'identité multiple, porteuse d'avenir pour les générations futures mais toujours respectueuse du passé qui a amené ces écrivains là où ils sont arrivés.

En littérature, l'intérêt porté à ces textes est souvent canalisé dans le cadre des études postcoloniales, bien moins développées en France que dans le monde anglo-saxon. Ces études postcoloniales du côté français sont elles-mêmes en plein renouvellement théorique et en pleine redéfinition de leur objet d'étude. Ainsi, les textes qui décrivent, entre autres, une identité hybride ont été classés dans la catégorie appelée « littératures francophones », une terminologie et un contenu qui sont remis en question aujourd'hui.

I. Les études postcoloniales, les littératures francophones et l'identité hybride

Le monde des littératures francophones rend compte, le plus souvent, de textes authentiques écrits par des hommes victimes de la domination politique et symbolique du monde occidental. Ce sont les textes issus de la francophonie qui sont l'objet des études postcoloniales.

Les littératures francophones et les théories postcoloniales ne sont pas des notions très claires ni très simples en France, les premières parce qu'elles sont engagées dans un débat idéologique qui s'interroge à la fois sur le terme de « francophonie » et sur l'arrière-plan idéologique qui motive la francophonie et les secondes parce que leur origine est anglo-saxonne et qu'elles ne sont pas encore bien intégrées dans le paysage intellectuel français.

Les études postcoloniales s'occupent de la littérature écrite dans une langue héritée de la colonisation et questionnent l'histoire coloniale et ses traces dans les textes jusqu'à notre monde contemporain, ce qui les a conduites à s'interroger par exemple sur le multiculturalisme, la notion d'identité, les diasporas...

Ce qui pose problème aujourd'hui lorsqu'on se penche sur la littérature dite francophone, c'est le terme de francophonie de plus en plus récusé, et plus qu'une affaire de mots, il est question ici de ce que les mots recouvrent.

Comme le rappelle le manifeste de 44 écrivains publié dans le journal *Le Monde* en mars 2007 et qui défend une langue française « libérée de son pacte exclusif avec la nation »¹, le monde, le sujet, le sens, l'histoire, le référent reviennent en littérature, c'est la fin aujourd'hui d'une littérature sans autre objet qu'elle-même, celle-là même qui refusait « de se frotter au monde pour en capter le souffle, les énergies vitales ».

Dans ce contexte de grand changement en littérature, des écrivains, nés en Angleterre mais ne vivant plus « dans un pays d'origine à jamais perdu », se sont éprouvés « entre deux mondes, entre deux chaises, tentant vaille que vaille de faire de ce télescopage l'ébauche d'un monde nouveau »². Ainsi une nouvelle génération d'écrivains a vu le jour, qui est issue de l'émigration mais ne se coule plus dans le moule de la culture du pays d'adoption. Au contraire, elle construit son oeuvre à partir de cette identité plurielle qu'elle sent bruire en elle. La façon de se situer par rapport à ses origines premières est alors bien différente puisqu'il ne s'agit plus de se positionner par rapport à la décolonisation mais de se profiler comme annonciateur du 21^e siècle et de ses métissages divers. Ces auteurs ne sont plus les produits de la décolonisation mais « les acteurs d'une nouvelle vague internationale, et transculturelle » (Le Bris, 2007 : 33).

La littérature française est tout autant concernée par ce mouvement. De nombreux écrivains de langue française sont liés par deux ou plusieurs cultures mais leur particularité, en France, est qu'ils se trouvent relégués dans les marges de la littérature, dans celle dite francophone, aux limites de la vraie littérature franco-française, réservée elle aux francophones de souche. Tout cela renvoie bien sûr à une certaine vision du monde, à savoir une vision au sein de laquelle la France est mère des arts et dispense ses lumières, une France soucieuse d'apporter la civilisation « aux peuples des ténèbres ». Bref, dans une approche critique, on se rend bien compte que la façon d'envisager la francophonie fait de cette notion

un des derniers avatars du colonialisme et c'est cette idée qui doit disparaître, selon les signataires du manifeste, pour laisser émerger une littérature-monde en français, terme peut-être idéaliste, vague ou fourre-tout mais qui a le mérite d'indiquer que le monde et la littérature francophone ont changé et méritent que l'on réfléchisse à nouveau à leur place et à leurs enjeux.

En d'autres termes, le temps n'est plus à une littérature issue de la décolonisation, mais il s'agit aujourd'hui d'une littérature en français, revendiquant sa place pleine et entière au sein des lettres franco-françaises, porteuse de surcroît d'un discours à l'avant-garde sur le pluriculturalisme et le plurilinguisme d'aujourd'hui et de demain.

C'est dans ce contexte de ce que Jean-Marc Moura appelle une « mutation de la réception des écrivains » (Moura, 2005 : 14), qu'il s'agit d'envisager maintenant ces écrivains autrefois considérés comme des auteurs engagés dans une écriture anticoloniale et aujourd'hui perçus comme éloignés de cette démarche et revendiquant avant tout leur identité singulière.

II. Qu'est-ce que l'identité hybride d'une oeuvre et d'une voix ?

Nous avons choisi pour notre propos des écrivains issus du Maghreb et du Proche-Orient ainsi qu'une Européenne de culture juive afin de montrer que, d'un côté comme de l'autre des antagonismes (orientaux vs occidentaux, religieux vs laïques, musulmans vs chrétiens), c'est la même recherche d'équilibre dans l'identité qui est en jeu.

Le nombre d'écrivains choisis est restreint mais l'analyse qui en est faite est applicable à notre sens à un plus grand nombre d'auteurs. Le point de ralliement le plus flagrant de ces auteurs est la conscience qu'ils ont de leur moi pluriel, de leur identité en évolution constante, fondée sur une négociation culturelle permanente.

La position de l'écrivain W. Mouawad est la plus emblématique. Wajdi Mouawad est né au Liban en 1968. Il a vécu tour à tour à Beyrouth, à Paris et à Montréal. Auteur et metteur en scène pour le théâtre, il a écrit une quinzaine de pièces et un roman.

Son roman, *Visage retrouvé* qui raconte le parcours d'un enfant pour se sortir du traumatisme de la guerre, s'inscrit dans un espace où l'auteur tente en quelque sorte de gommer son lien à son lieu d'origine et vise à s'inscrire dans la tradition européenne ou canadienne, en essayant d'effacer toute trace linguistique, thématique ou formelle de ses racines libanaises. Wajdi Mouawad est donc conditionné dans son écriture par son éducation occidentale et il la choisit comme référence. Dans le cas de Mouawad, on peut dire que « volontairement blanche, la scénographie de [son] oeuvre³ veut détacher l'oeuvre de la contingence historique » (Moura, 2005 : 129)

C'est au Québec que Wajdi Mouawad s'est installé de manière permanente et c'est dans cet environnement que son travail a d'abord été reconnu (par exemple, la création de *Willy Protogoras enfermé dans les toilettes* fut élue meilleure création à Montréal, en 1998, par l'Association québécoise des critiques de théâtre). Cependant, on ne peut pas inscrire l'oeuvre de Mouawad dans le courant de la littérature québécoise dans laquelle elle n'a pas sa place.

Il est impossible de ne pas être sensible à la lecture de *Visage retrouvé*, et ce, dès les premières pages, à son écriture singulière, hors du commun. Michel Denance mentionne d'ailleurs dans les *Cahiers du théâtre JEU*⁴ et à propos du texte théâtral *Journée de noces chez les Cromagnons* (1992) que « la langue de Mouawad n'est pas la langue colonisatrice de la métropole mais une langue expressive que l'on parle aussi bien dans certains pays de la Méditerranée. »

On pourrait avancer, pour ce qui est de l'inscription de ce texte dans un cadre discursif, qu'il refuse tout à la fois d'être politisé explicitement (il ne s'inscrit pas dans un cadre historique ou politique très précis) bien qu'il dénonce la guerre et la violence autour de scènes très fortes d'attentats (et en ce sens il adhère à un courant de discours postcolonial) et est aussi teinté d'une langue particulière, non dans le choix de son vocabulaire ou dans celui de ses thèmes, ni même dans sa construction, mais dans son expressivité car il est question dans *Visage retrouvé* de l'éloquence et de la dérision libanaises.

L'analyse de ce texte montre combien il est difficile de classer ces oeuvres à la facture nouvelle qui ne s'inscrivent pas dans l'idée que l'on pouvait se faire auparavant de la littérature postcoloniale et francophone dénonçant l'oppression du colonisateur et se situant clairement dans un lieu et une culture en rébellion contre une autre culture, et combien l'identité hybride qui apparaît dans le texte, qui renvoie à celle de l'auteur, est subtile. Il semble clair pourtant, en se basant sur cet exemple tout à fait symptomatique de ce qui s'écrit aujourd'hui, que Wajdi Mouawad est avant tout un écrivain de langue française qu'on doit classer dans le courant de la littérature-monde en français, et que son oeuvre est à la fois dans l'Histoire et hors d'elle, géographiquement au Liban, au Québec et dans le même temps, dans un lieu et un temps qui n'ont pas tellement d'importance, tant ce qui compte est ailleurs, non dans des antagonismes ou dans des réalités historiques, mais dans un discours visant à la dénonciation de la violence et au respect des traumatismes et des singularités de chacun.

Pour ce qui est des autres auteurs choisis, dans leurs textes *La disparition de la langue française* ou *Garçon manqué*, il s'agit d'une identité plurielle qui se joue entre la France et l'Algérie. L'aspect le plus frappant qui émerge des textes est l'impossibilité de conciliation entre deux cultures, impossibilité qui vient du dehors, du regard des autres :

« Les Algériens ne me voient pas. Les Français ne comprennent pas. Je construis un mur contre les autres. Les autres. Leurs lèvres. Leurs yeux qui cherchent sur mon corps une trace de ma mère, un signe de mon père. « Elle a le sourire de Maryvonne. »
« Elle a les gestes de Rachid. » Etre séparée toujours de l'un et de l'autre. Porter une identité de fracture. Se penser en deux parties. A qui je ressemble le plus ? Qui a gagné sur moi ? Sur ma voix ? Sur mon visage ? Sur mon corps qui avance ? La France ou l'Algérie ? » (Bouraoui, 2003 : 19)

Comme le souligne Amin Maalouf, à toutes les époques des personnes ont voulu que chacun se reconnaisse dans une appartenance majeure, alors que l'identité ne se construit ni par moitié, ni par parties cloisonnées, mais se bâtit avec tous les éléments en présence, selon un dosage et une réception qui est tout à fait

Des écrivains à l'identité hybride, représentants d'une littérature-monde d'aujourd'hui et de demain : Karin Bernfeld, Nina Bouraoui, Assia Djebar, Amin Maalouf, Wajdi Mouawad.

individuelle, qui varie d'une personne à l'autre et au cours d'une vie (Maalouf, 2006 : 19).

On peut appliquer aux auteurs que nous avons choisis cette déclaration de Maalouf :

« Mon but n'étant pas - on l'aura compris - de retrouver en moi-même une quelconque appartenance « essentielle » dans laquelle je puisse me reconnaître, c'est l'attitude inverse que j'adopte : je fouille ma mémoire pour débusquer le plus grand nombre d'éléments de mon identité, je les assemble, je les aligne, je n'en renie aucun. » (Maalouf, 2006 : 24)

Les auteurs contemporains sont différents de leurs aînés en ce qu'ils ne cherchent nullement à revendiquer une identité contre une autre, à défendre par exemple leur identité algérienne dans un environnement français ou à opposer les différentes composantes de leur identité. Ce à quoi ils aspirent au contraire, c'est à une reconnaissance des multiples facettes de leur identité car leur identité profonde c'est justement d'être entre deux pays, deux cultures, l'un avec l'autre et non l'un contre l'autre.

L'identité plurielle peut aussi d'abord être niée comme c'est le cas de Karin Bernfeld au début du processus d'écriture du récit qui raconte l'histoire de sa famille :

« Pourquoi écrire cette histoire ? Sans arrêt, je m'interroge : me faire le porte-parler des juifs, moi ?

D'abord, je ne me suis jamais reconnue comme telle. Ça voulait dire quoi, être juif ? Mon nom de famille bizarre ? Germanique, somme toute. J'ai jamais mis les pieds dans une synagogue de ma vie. Toujours mangé du jambon avec la purée de mon enfance... Alors quoi ?

« Tu es française de parents français. » Mille fois mon père m'a répété ça. Comme si, justement, on en doutait... » (Bernfeld, 2003 : 29)

Les écrivains décrivent ainsi la complexité de leur identité, composée de deux exils, entre deux terres, deux langues, deux cultures. Le voyage qu'ils accomplissent par l'écriture, les transporte à l'intérieur d'eux-mêmes, au cœur de leur identité hybride. Ecrire rapporte leur séparation d'avec le reste du monde et leur espoir de lendemains meilleurs.

III. L'identité hybride et la fidélité au passé

Le silence entre la génération des parents et des enfants, le silence sur la guerre et ce qui a préexisté à la guerre sont des raisons qui peuvent amener à l'écriture les descendants d'adultes silencieux dont Karin Bernfeld est un bon exemple.

Ce silence s'explique de la part des parents par la volonté de ne pas lester les enfants d'un passé trop lourd et par le désir de les projeter dans l'avenir. Pourtant, cette absence de parole est souvent accompagnée d'un paradoxe, celui de ne pas oublier, ne pas oublier ses origines, mais en même temps ne pas accompagner ce refus de l'oubli d'un récit. Il nous semble que c'est ce qui caractérise ces écrivains à double nationalité, double culture, double passé (le leur et celui de leurs aînés qu'ils portent), c'est qu'ils ont voulu retrouver un passé qui leur avait été largement tu, retrouver une identité qui leur paraissait

importante mais aussi, à la fois, ténue. Chacun, à l'intérieur du récit, retrace toute l'histoire de la famille dont il est issu (que ce soit l'auteur lui-même ou son personnage principal).

La fonction de l'écriture est alors de se saisir dans la complexité de son identité mais aussi de transmettre quelque chose de l'ordre de la connaissance à partir de l'expérience de la souffrance des anciens. L'idée de transmission s'inscrit aussi tout à fait dans la tradition de la culture juive par exemple, dans laquelle le Livre est important ainsi que les rituels qui consistent à rappeler le nom des victimes mortes. Karin Bernfeld, au début de sa démarche, dit bien la difficulté à se plonger dans le passé de ses ancêtres, mais pourtant cette difficulté se mue en nécessité. Comme pour Mouawad, il s'agit d'apprendre à vivre avec « un chagrin inconsolable » (Le Bris, 2007 : 176), de faire face à son « inaptitude à vivre en tant que survivant » (Bernfeld, 2003 : 32), de trouver des solutions pour surmonter son mal-être. Le récit que nous livre Karin Bernfeld est déroutant, touffu, c'est l'histoire des ancêtres Joseph et Ella, faite d'allers et de retours, « de concordances de temps qui déroutent » (Bernfeld, 2003 : 230), histoire dramatique qui finira bien pourtant, et pour l'auteure, c'est le moyen de donner un sens à la souffrance :

« J'ai fait un « géosociogramme » sans le savoir : c'est le joli nom qu'on donne à l'arbre généalogique des traumatismes. » (Bernfeld, 2003 : 164)

En même temps, comme elle l'explique, c'est toute son identité personnelle et complexe qu'elle exprime à travers ce récit fait d'« Histoire au présent » (Bernfeld, 2003 : 229) et d'analyse du présent comme s'il appartenait au passé. Mouawad s'inscrit aussi de manière particulière dans le passé. Toute son oeuvre théâtrale est traversée par la thématique de la guerre. Par exemple dans *Journée de noces chez les Cromagnons* (1992) déjà citée, il est question d'une famille décidée à préparer coûte que coûte les noces de la fille aînée alors qu'un bombardement a lieu. L'exemple d'une réplique du personnage de Nelly illustre bien la force de la présence du thème dans la pièce :

«C'est définitif ! J'avance ! On ne fera pas de moi une combattante au regard noirci ! On ne fera pas de moi une croupissante de terreur ! Je marche rayonnante à travers le charnier ! Je regarde vers le haut ! Je ne plierai pas devant les obus pour éviter leur cri de haine ! Non ! Non ! Il est plus beau d'espérer que l'obus dévierra lui-même de sa trajectoire devant la clarté de mon visage ! Mon expérience ne sera pas celle de la guerre ! Je refuse !»

Il en est de même dans *Lettre d'amour d'un jeune garçon (qui dans d'autres circonstances aurait été poète, mais qui fut poseur de bombes) à sa mère morte depuis peu* (2005) où, après la mort de sa mère, un jeune homme de quinze ans devient tueur de soldats, poseur de bombes. Dorénavant il parlera la langue «du sang et de la haine» car là d'où il vient se trouve la douleur immense d'une blessure : une bombe tombée sur le jardin de son père, a déraciné sa terre. On pourrait limiter la lecture de la présence de la guerre dans l'oeuvre de Mouawad à celle d'une lecture psychanalytique ou psychologique et avancer que l'écriture sert à l'auteur, par la récurrence du thème, à exorciser le traumatisme. Cette dimension n'est pas absente mais il semble que le roman

de Mouawad et le reste de son oeuvre si singulière permettent aussi une autre lecture qui se propose de témoigner de l'expérience de la guerre et surtout de la dénoncer, tout en la situant dans un contexte imprécis. Pour donner davantage de force à son propos, Mouawad généralise la guerre pour mieux la condamner, il ne lui donne aucune singularité, ne l'installe dans aucun lieu trop précis ou dans des circonstances historiques définies parce qu'au fond toutes les guerres et leurs conséquences se ressemblent. C'est de cette manière qu'il choisit de respecter son passé et de lui être fidèle.

Quant à Assia Djebar, elle inscrit son roman dans le détail historique, aussi bien dans celui du grand-père du héros assassiné à Oran par le FLN, que dans celui de la journée du 11 décembre 1960 durant laquelle le personnage principal, Berkane, est arrêté, emprisonné puis torturé. Le détail même des techniques de torture est donné. A la fin du roman, dans un temps contemporain de celui de l'écriture, le retour sur les lieux d'emprisonnement et la disparition du héros, probablement enlevé et tué, est narré, illustrant le climat de terreur plus ou moins grande régnant en Algérie.

Dans tous ces textes, l'accent est particulièrement mis sur le poids de l'Histoire à porter, celle à laquelle la famille a participé, et, comme dans l'oeuvre de Mouawad, il s'agit aussi du retour à la scène première, traumatisante, celle du premier drame autour duquel s'est construit toute une existence.

IV. La langue comme lieu de tension de l'identité hybride

En dehors de Wajdi Mouawad qui semble avoir tracé un trait sur la langue arabe, les autres auteurs décrivent en détail leur rapport à la langue, et ce dès le début des textes.

Nina Bouraoui, écartelée entre deux cultures, ne parle pas l'arabe. Sa voix la prononce, mais l'auteure « reste à l'extérieur du sens, abandonnée » (Bouraoui, 2003 : 11). La langue lui échappe, « elle laisse ses marques, des mots et s'échappe. Elle ne prend pas sur [elle] » (Bouraoui, 2003 : 11). Elle la rejette et la laisse se sentir étrangère :

« Ma terre se dérobe. Je reste, ici, différente et française. Mais je suis algérienne. Par mon visage. Par mes yeux. Par ma peau. Par mon corps traversé du corps de mes grands-parents. » (Bouraoui, 2003 : 12)

Karin Bernfeld elle non plus n'arrive pas à parler l'hébreu :

« Et pourquoi je ne parle pas hébreu alors que mon frère le comprend parfaitement ? Parce que mes parents lui ont parlé hébreu quand il était petit, pensant peut-être retourner en Israël plus tard. Quand je suis née, ils savaient qu'ils ne repartiraient plus, alors ils ne m'ont parlé que français. Ma langue maternelle. » (Bernfeld, 2003 : 195)

Langue qui échappe, langue que l'on refuse et à l'opposé, langue qui manque, langue que l'on retrouve, comme le personnage de Berkane dans *La disparition de la langue française*.

Ce retour à la langue de l'enfance se manifeste de manière particulièrement frappante dans la relation amoureuse. Retrouver l'amour, c'est, pour lui,

retrouver la possibilité de s'exprimer dans la langue de sa jeunesse, jouir de faire l'amour en parlant sa langue première. Car, comme le dit Berkane à propos de sa relation avec son amie en France :

« le « chérie » que je ne sais pas prononcer spontanément, à la place, fusaient deux, trois vocables arabes de mon enfance. » (Djebar, 2006 : 20)

Lorsque la femme aimée est arabe, « elle trouvait des mots d'hier, de l'autre siècle, de nos communs ancêtres oubliés et elle me les offrait, ces vocables, l'un après l'autre, à chaque scansion, à chaque rebond de notre volupté. » (Djebar, 2006 : 112)

Et lorsqu'il s'agit de traduire la scène en français, la langue devient une porte étroite pour redire la langueur et la volupté vécues en arabe.

Ce rapport à la langue nous paraît être l'illustration parfaite de ce que peut être l'identité hybride. Rien de rationnel n'explique l'impossibilité de Nina Bouraoui à apprendre l'arabe, comme rien ne justifie vraiment le retour à la langue arabe de Berkane alors même qu'il écrit en français et qu'il a vécu en français, en France, pendant vingt ans. C'est dans cette indéfinition, cette absence de choix d'un camp ou d'un autre, dans un subtil dosage personnel que l'identité se fonde et reste unique. Visage algérien et voix française nous dit Nina Bouraoui, ne pas choisir entre les deux, même si c'est pour être dans l'errance mais tout en restant dans la vérité de ce que l'on est. La fonction finalement de l'écriture est de rapporter cette séparation, écrire protège de la violence du monde environnant qui somme de choisir son camp.

Le monde est senti par ces écrivains de manière différente car décentrée. En même temps leur parcours casse les antinomies qui gouvernent trop souvent le monde aujourd'hui, ces antinomies ne sont pas résolues mais vécues au quotidien. L'univers décrit par ces auteurs rejoint celui des voyageurs modernes, loin aujourd'hui des récits exotiques d'antan mais proches de la démarche des écrivains de la littérature-monde, qui font en voyage l'expérience d'un télescopage en soi de deux ou plusieurs cultures. Ces nouveaux angles d'approche du monde nous donnent à voir, nous lecteurs, une nouvelle réalité dont il faut se réjouir.

Textes d'auteurs

Bernfeld, K. 2003. *Les Portes de l'espérance*, Paris : Flammarion.

Bouraoui, N. 2003 [Editions Stock, 2000]. *Garçon manqué*, Paris : Le livre de poche.

Djebar, A. 2006 [Albin Michel, 2003]. *La disparition de la langue française*, Paris : Le livre de poche.

Maalouf, A. 2006 [Grasset et Fasquelle, 1998]. *Les identités meurtrières*, Paris : Le livre de poche.

Mouawad, W. 2002. *Visage retrouvé*, Paris : Actes Sud.

Des écrivains à l'identité hybride, représentants d'une littérature-monde d'aujourd'hui et de demain : Karin Bernfeld, Nina Bouraoui, Assia Djebar, Amin Maalouf, Wajdi Mouawad.

Bibliographie

Le Bris, M., et Rouaud, J., dir. 2007. *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard.

Moura, J.-M. 2005. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : PUF, (écritures francophones).

Moura, J.-M. « Postcolonialisme et comparatisme » in *Bibliothèque comparatiste*, www.vox-poetica.com/sflgc/biblio/moura.html

Notes

¹ *Le Monde des livres*, vendredi 16 mars 2007.

² *Idem*.

³ Situation d'énonciation que s'assigne l'oeuvre elle-même, situation qu'elle présuppose et qu'en retour elle valide.

⁴ Michel Denance, *Cahiers de théâtre JEU*, n°70, 1994.